

# Le Galepin

- BLEU -

n°11 - 1<sup>er</sup> septembre 2018

# n°11 – Chez moi

## Sommaire

MICHEL LALET RÉCURRENCE	3
MARIO LUCAS CHEZ MOI	6
RÉMI LEHALLIER JOUR DE NEIGE	7
ROGER WALLET LES LAURETS	10
AUDE FRANCE CE SOIR-LÀ	12
MICHEL DE LA TRICAUDERIE LE MUR VERT	14
SYLVIE VAN PRAËT AUX QUATRE VENTS	20

ANATHÈME ET LOLASIE

LOLASIE – Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

ANATHÈME – Chez moi ? Que crois-tu qu'il y ait chez moi ?

LOLASIE – Chameau ! Plumeau ! Artichaut !  
*[elle psalmodie]*

ANATHÈME – Sottise, Lolasia ! Sottise !

LOLASIE – Chapeau ! Pluto ! Caraco ! Rien sous le chapeau ! Pauvre Anathème... Vide sidéral ! Courants d'air ! Mais surtout...

ANATHÈME – Surtout ?

LOLASIE – Surtout... pas de tenue ! Pas de squelette ! Pas d'estime de soi !

ANATHÈME – Sottise !

LOLASIE – Chez toi, c'est tellement en désordre que si on y introduit une pensée bien rangée, elle s'égaré aussitôt ! On la rentre... elle disparaît dans ton vrac !

ANATHÈME – Ce n'est pas du désordre.

LOLASIE – C'est quoi d'après toi ?

ANATHÈME – Du tri sélectif. C'est le temps de la réflexion dont j'ai besoin. Pour y voir clair !

LOLASIE – Il n'y a pas de lumière chez toi mon pauvre Anathème ! Que du noir. Tu tâtonnes. Tu t'égares. Qu'imagines-tu que tu pourras voir ? Tu confonds pensée et érucation. Tu mélanges vidange-graissage et finesse d'esprit. Tu n'es rien qu'un micro-ondes !

ANATHÈME – Un quoi ?

LOLASIE – Un micro-ondes ! Un truc qui te sert à réchauffer les idées tièdes que tu prélèves au gré de tes rapines dans le fatras des autres...

ANATHÈME – Tu fais des phrases, Lolasia ! Tu m'inventes !

LOLASIE – Obligée. Toi-même, as-tu su t'inventer ? Tu es un cocon suspendu à un fil !

Léger et improbable. On ne sait même pas s'il y a quelque chose à l'intérieur.

ANATHÈME – Tu verras bien ! Ce sera la surprise. Tu seras peut-être étonnée...

LOLASIE – Cocon ! Flocon ! Papillon !

ANATHÈME – Justement. Papillon ! Paire d'ailes. Couleurs. Yeux à facettes. Ah ! Je te vois, Lolasia. Justement, je te vois mille fois. Je te vois multipliée par mille yeux. Diffractée. Plus vraie que nature dans l'infinie subdivision de tes prétentions absurdes. Et toutes ces images de toi ne font pas une personne entière. Je suis peut-être un micro-ondes, mais quand tu t'acharnes comme tu le fais, tu m'apparais comme un fracas visuel...

LOLASIE – Fracas visuel ! Mazette ! Mais tu fais des progrès mon petit Anathème. C'est de toi ? Ça t'est venu pendant tes séances de tri sélectif ?

ANATHÈME – Les papillons, sache-le, ils s'envolent. Ils montent vers le soleil. Ils ne s'encombre pas des directions à suivre. Ils avancent de manière erratique, en haut, en bas, à droite, à gauche...

LOLASIE – En voilà un beau modèle à suivre !

ANATHÈME – ... et ils se posent sur les fleurs. Sur les plus belles fleurs.

LOLASIE – Je te vois venir !

ANATHÈME – Tu présumes de tes charmes, Lolasia. Tu ramènes tout à toi.

LOLASIE – Et toi, tu papillonnes, en effet.

ANATHÈME – Tu vois bien ! Tu finis par m'accorder un geste, une place et peut-être même une fonction beaucoup plus grands que tu ne l'imaginais. Je papillonne – si tu le dis – Lolasia,

parce que le monde est un gigantesque butin !  
Butin... Butine ! Je butine le gigantesque butin !  
Ah !

**LOLASIE** – Très fin, Anathème. Au détour d'un jeu de mot stupide, tu avoues que tu participes au pillage. Et tu ne sembles même pas t'en rendre compte.

**ANATHÈME** – Tout à fait inexact. Butiner, n'est pas piller. C'est féconder. Passer de fleur en fleur, c'est donner des nouvelles. Je suis un messager, Lolasia.

**LOLASIE** – Pour être un messager, faut-il encore qu'il y ait un message ! Au mieux, tu es un facteur, Anathème. Et encore, tu crois être un facteur, mais chez toi, ce qui te guide c'est la nostalgie du prestige de l'uniforme !

**ANATHÈME** – Lolasia, tu es un amour. Le cœur sur la main. Toujours incandescente ! Toujours torride ! L'uniforme qui me conviendrait le mieux avec toi serait celui de pompier !

**LOLASIE** – Chalumeau ! Mégalo ! Alcool ! *[elle psalmodie en boucle tandis qu'Anathème parle tout seul]*

**ANATHÈME** – Chez moi, il y a le lit. Je m'y allonge sur le côté droit, le bras tendu vers ta tête qui n'est pas là. Le bras gauche est replié, le coude repose au creux de l'autre bras, les doigts crochetés sur le bord du matelas. Je peux attendre que le sommeil m'emporte. Où je vais Lolasia quand je dors ? Le sais-tu ? Saurais-tu me dire où je vais ?

**LOLASIE** – Chameau ! Plumeau ! Artichaut ! Chapeau ! Pluto ! Caraco ! *[elle psalmodie en continu tandis qu'Anathème poursuit...]*

**ANATHÈME** – Chez moi, il y a la chaise. Je m'assois. Je regarde le mur. Pas la fenêtre, je ne regarde pas la fenêtre. La fenêtre me déplaît. Elle ouvre sur le vide et j'ai assez de vides à remplir comme ça ! Chez moi, il y a la table. Je pose les deux coudes sur le bord de la table, les mains tenues entre elles, le menton repose sur

les mains. À dire vrai Lolasia, l'empilement de moi-même démarre bien plus bas. Les deux pieds enfouis dans des chaussures, les tibias posés à la verticale sur ces deux pieds, les rotules déliées, les cuisses bien droites, le cul calé sur le rembourrage de la chaise et ensuite, vient une superposition de vertèbres, dressées sans but vers le ciel. Jusqu'à la tête, posée sur les mains jointes...

**LOLASIE** – Chameau ! Plumeau ! Artichaut ! Chapeau ! Pluto ! Caraco ! *[elle psalmodie en continu. Anathème poursuit...]*

**ANATHÈME** – Je suis formé d'une succession de couches sédimentées. Je suis un empilé. Une stalagmite qui va en se rétrécissant à mesure que le temps dégoutte sur elle... Je suis une concrétion humaine.

**LOLASIE** – Stalagmite ment ! Stalactite tend ! Stalagmite meurt. Stalactite titube...

**ANATHÈME** – Chez moi, jolie Lolasia, il y a un air familial, une musique trépidante et incertaine. Elle n'est pas celle des gouttes de pluie qui descendent du ciel et frappent les vitres mais elle provient d'un instrument qui est dans mon ventre depuis longtemps déjà. C'est un yangqin ou un cymbalum. Chez moi, il y a cette musique obsédante, un son métallique, une harmonie improbable. Il tape, Lolasia, il tape sans fin...

**LOLASIE** – J'aurais aimé l'entendre. Mais je ne l'ai jamais entendu Anathème. Cette musique tu aurais pu la faire sortir de ton corps mou et fatigué, plutôt que prétendre en vain qu'elle t'envahissait. À quoi t'a servi d'être si plein de cymbalum si tu es resté sourd à ma demande ?

**ANATHÈME** – Je ne savais pas...

**LOLASIE** – Tu ne savais pas que je pouvais m'y intéresser moi aussi ?

**ANATHÈME** – Je ne savais pas comment m'y prendre !



LOLASIE – C'est tout toi, Anathème. Micro-ondes... et velléitaire !

ANATHÈME – Quand je pense à toi Lolasia, il n'y a pas de griffes ni d'épines au personnage de mes pensées. Je te vois multipliée et diffractée, mais pas couverte de griffes faites pour blesser.

LOLASIE – Tu ne penses pas à moi Anathème. Tu penses à l'effet que te procure l'idée que tu pourrais penser à moi ! Si tu pensais à moi, je l'aurais senti.

ANATHÈME – Tu vois, tu me blesses.

LOLASIE – Très peu Anathème ! Pas depuis que je suis rangée dans ce pot. Les blessures, tu te les infliges tout seul. Moi je ne suis que l'écho des blessures anciennes.

ANATHÈME – Chez moi Lolasia, il y a un espace vide. Un espace immense. Un frôlement de soie. Le souffle d'un parfum. Des ectoplasmes de fleurs des champs qui répandent leurs graines inutiles sur les meubles et les cheminées. Je ne sais ni les ôter, ni les regarder. La somme de tous les minuscules endroits que je ne peux plus regarder tissent un piège qui me ligote à cette chaise.

LOLASIE – Change ces fleurs, Anathème ! Les fleurs ont besoin qu'on les regarde.

ANATHÈME – Il faudrait en cueillir de nouvelles...

LOLASIE – Il faudrait que tu songes à sortir !

ANATHÈME – Chez moi, il y a tout ce que je peux désirer. La plupart des objets résistent encore. Même si je ne peux ni les regarder ni les faire disparaître. Je ne peux pas non plus les laisser un seul instant. Chacun d'eux possède une part de toi Lolasia. Je ne sortirai pas aussi facilement.

LOLASIE – Chameau ! Plumeau ! Artichaut !

ANATHÈME – Je ne crois pas que je sortirai.

LOLASIE – Pruneau ! Bobineau ! Ficelé au cor-deau !

ANATHÈME – Je t'ai tellement aimée Lolasia.

LOLASIE – Je t'ai tellement aimé Anathème.

ANATHÈME – J'envie ta légèreté.

LOLASIE – J'envie ta liberté ! Tu devrais en faire quelque chose d'autre qu'attendre.

ANATHÈME – Je n'ai pas d'autre projet que celui de te rejoindre.

LOLASIE – Il n'y a rien ici, Anathème. C'est l'endroit où tu vas quand tu dors. C'est un endroit vide.

ANATHÈME – Je n'ai plus peur du vide.

LOLASIE – Ballot ! Cabot ! Godillot ! Plante en pot...



## CHEZ QUI ?

Ma grand-mère lisait *Chez Nous*, je veux dire chez elle, bon un peu chez nous aussi car on y jouait souvent, les "grands" buvant leur Ricard. Pourquoi je disais ça ? Je sais plus ! Bref, moi je n'ai jamais eu de *Chez moi*, toujours *Chez nous* ou *Chez eux*, c'est agaçant à la fin. Un jour je l'aurai mon *Chez Moi* et peinarde en plus. Depuis tout jeune, j'en ai entendu des conneries là-dessus et même... des chansons du style "Derrière chez moi, savez-vous quoi qui n'y a..." J'arrête là mon délire ! Et vous ? Qu'en pensez-vous ? Répondez merde ! Me laissez pas tout seul à taper sur mon ordi comme un pivert en haut de la branche. Au moins lui, il sait peut-être. J'écrirais bien un roman d'amour où le mec (un beau gars bien sûr), après avoir invité une fille (très belle, OK ?) lui effleure la main et lui dit "On va chez moi ?" ... elle répond quoi la nana, hein ? Moi, j'ai toujours pris une taule, mais, dans les romans dix fois sur dix c'est "Oh oui !" ... Annabelle, je parie que tu regrettes maintenant : t'as vu ma grosse bagnole et mon beau costard ? Qu'est-ce que j'raconte, ça ne vous regarde pas après tout ! Et vous, c'est comment chez vous ? Et là vous me répondez : "Eh bien chez nous..." Ah, ah, vous voyez c'que j'disais ! On dit rarement "Chez moi", parfois c'est "Tu passes à l'appart ?" ou "Tu viens boire un jus ?" ... Tout se dilue n'est-ce pas ? Cher *Chez moi*, comme tu me manques. Qu'est-ce que j'allais dire ? Ah oui, un jour ça a failli se faire. "Quoi ?" Pose ta tablette, je vais te le dire. "TU M'ENTENDS, POSE TA TABLETTE !" Voilà. C'était, il y a bien bien longtemps, j'étais seul, divorcé, les gamins chez leur mère, j'allais enfin pouvoir réaliser mon rêve : avoir un *Chez moi*, une petite maison au bord de la mer, avec vue sur... mais non pas "sur cour", bande de

nases, sur les flots (bleus évidemment), une petite terrasse sous un cerisier japonais (j'écris ce qui me vient), une belle cheminée pour les longues soirées d'hiver (je vous rappelle que j'étais seul), une grande pièce avec plein de bouquins, etc. "Et alors ?" Alors rien, j'ai bien visité une petite maison avec vue sur... grande pièce pour les bouquins, cheminée, et blabla. Mais avant d'y entrer avec le gars de l'agence, il a fallu garer la bagnole à perpète, monter un chemin de près de cinq cents mètres, écarter les ronces pour parvenir à la porte... Bref, ce jour-là, j'ai su que je n'aurais jamais de *Chez moi*. Maintenant, je me suis remarié, on a notre *Chez nous*, mes parents sont dans une toute petite maison de bois, à six pieds sous terre et mes enfants sont *Chez eux*. Alors, le premier qui me proposera "Tu viens chez moi ?", je me méfierai, ça sentirait l'entourloupe ou quelque chose dans ce genre-là. Je commencerais par me faire géo-localiser et j'irais à reculons ou pas du tout, c'est encore mieux. Je ne sais pas s'il y a une morale à cette histoire, mais vous conviendrez avec moi que l'expression *Chez moi* ne veut rien dire, n'existe pas, relève d'une pure invention, d'un délire post-traumatique, peut-être que Van Gogh le disait à Saint-Rémy, et encore. C'est des conneries ce que je dis, car le Vincent n'a jamais eu de *Chez lui* et, même maintenant (à Auvers-sur-Oise) il doit dire "On est chez nous, avec Théo" ! Entre nous, quand je me suis lancé dans cette histoire, j'ai cru que ce serait simple, j'étais loin de m'imaginer où j'allais tomber, j'en ai mal à la tête. Bon, j'arrête là mon délire. Vous venez chez moi boire un verre ?



## JOUR DE NEIGE

Depuis la veille le ciel s'était bouché. "Gris perle" dit-elle en scrutant à travers le pare-brise. L'homme la dévisagea. Avec son gros pull elle faisait peine à voir. Quand le vent soufflait, il rabattait un air glacial. Dans la rue les gens marchaient d'un pas pressé, le col relevé, on avait ressorti les chapeaux. Il lui passa la main dans les cheveux sans rien dire. Il chercha quelque chose d'apaisant, de souriant à dire mais il ne trouva pas. "Et toi, dit-elle, si ça pouvait marcher... C'est un remplacement? Un mois c'est ça?" Il hocha la tête et brusquement des larmes lui vinrent. Il battit vivement des yeux et se passa la main sur le visage mais les épaules se secouèrent et il resta là à pleurer, la main droite devant les yeux, la bouche ouverte hoquetant sourdement. Elle posa la tête sur sa poitrine, le temps qu'il se calme. Puis elle prit son sac à ses pieds, "Je ferai un chèque, ça va aller". Elle ouvrit la portière, le métal grinça, "Tu me reprends à quatre heures?" "À la gare plutôt, fit-il. Prends le parapluie dans le coffre." Il lui lança un baiser de la main. La porte ne voulut pas s'ouvrir. Il la vit s'éloigner tête nue. Les premiers flocons voletaient.

La 403 n'en pouvait plus. Il l'avait achetée quand il avait ce boulot en usine, il y avait bien dix ans. Le compteur avait déjà fait deux fois le tour. Il avait trouvé un moteur d'occasion à la casse de Saint-Paul. C'est il y a peu, six mois, par-là, que Marlène était entrée dans sa vie, à peine s'ils s'étaient mis en ménage. Avec cette histoire, elle allait venir habiter chez lui pour de bon. Les copains, les restos, les boîtes. Ça n'avait duré qu'un temps. Le 1<sup>er</sup> septembre, un samedi, juste au retour des congés, il avait reçu

son recommandé: "Procédure d'entretien préalable..." Ces quatre mots-là lui avaient suffi. 73, la crise pétrolière, la récession, la boîte procédait à une réduction sévère des effectifs. Tout ça lui revenait en mémoire tandis qu'il traversait le centre ville. Sur la place, la neige commençait à tenir, une fine couche recouvrait les bancs, les toits des voitures en stationnement. Arrivé à la mairie, il prit à droite, longea la place Foch et atteignit le boulevard. Il piqua vers le parc du musée et trouva la route de Rouen. De temps en temps la 403 faisait mine de se cabrer, le moteur toussait deux ou trois fois puis repartait. Passé la voie ferrée, il serait à l'Avelon. Ce boulot, il le lui fallait à tout prix. Il était en fin de droits, il ne pouvait pas se permettre. Sans compter qu'ils auraient besoin d'argent pour régler cette histoire si...

Le sanitaire, il n'avait jamais fait mais il se sentait capable d'apprendre vite le peu qu'il aurait à savoir. Il n'était pas question de jouer les plombiers zingueurs, juste de faire le manœuvre: couper le cuivre à la bonne dimension, installer les pattes de fixation, peut-être de temps en temps une soudure à l'étain... C'était dans ses cordes. La 403 entra dans la cour, elle lança un nuage noir quand il coupa le contact. Il se regarda dans le rétro. Il avait les yeux un peu rouges. Rasé de près, il présentait bien. Marlène avait insisté pour la cravate mais il ne se sentait pas à l'aise. Il desserra le nœud et mit la cravate légèrement de biais. Avec sa moustache il avait quelque chose de joliment négligé. Tout ça soudain lui parut si éloigné de la tuyauterie et du reste... Il hésita mais finalement sortit comme ça. Les flocons tombaient

maintenant plus drus. Ils fondaient en touchant sa veste noire. À l'entrée du bâtiment il se secoua les cheveux et tapa vigoureusement les pieds. La secrétaire le regardait faire.

Quand il se gara le long du square, il vit passer un premier camion. À l'arrière, deux ouvriers éparpillaient du sel avec leurs pelles. Avec le passage, les trottoirs dégouttaient d'une eau sale. Il ne fut pas long à attendre. Il vit Marlène déboucher de la rue de la Madeleine. Elle traversa entre deux voitures et s'engagea dans le petit parc de la gare. Elle suivait l'allée, contourna le bassin, prit le petit pont et alors elle regarda dans sa direction. De là où il était il ne distinguait pas ses yeux, elle avait rabattu ses cheveux qui lui cachaient la moitié du visage. La neige tombait en continu, elle avait pris ses obliques. Il la voyait venir vers lui un peu comme ces silhouettes du temps du muet, à l'époque des seize images/seconde. Bientôt elle fut à la voiture. Elle évita de croiser son regard. La portière grinça atrocement quand elle l'ouvrit. Elle tomba sur son siège et posa son sac à ses pieds. "Alors?" demanda-t-il. Elle ferma les yeux, essuya de la main les gouttes d'eau que la neige avait déposées et respira profondément. Le pare-brise se recouvrait lentement, les flocons s'entassaient sur les essuie-glaces, écrivant une sorte de grand V. "Démarre, tu veux bien?" dit-elle.

Dès qu'il fut à la hauteur de l'aéroport, des deux côtés de la route ce n'était plus qu'une immensité blanche. Les essuie-glaces peinaient. L'homme alluma une cigarette, tira une bouffée et dit: "Yves a trouvé quelqu'un. Pas un charlatan, il est interne à l'hôpital. Il suffit que je lui confirme, il peut venir un de ces soirs". La femme ne répondit pas. Elle lui prit la cigarette des doigts et aspira plusieurs fois nerveusement. Le tourbillon incessant des flocons

brouillait à présent la vue. Des congères se formaient le long des talus. Il crut qu'ils ne monteraient jamais la petite côte en virages avant Fouquerolles. Un drôle de bruit se fit entendre sous le capot, comme un frottement douloureux. Mais finalement la 403 se retrouva sur le plat. "Ce n'est rien, il m'a dit. Jusqu'à trois mois il peut. Il introduit un petit tube en caoutchouc souple, une sonde. C'est ça qui va provoquer l'hémorragie. Suffit d'aller le lendemain à l'hôpital. Ils te font le curetage." La jeune femme baissa la vitre et jeta son mégot. L'air vif entra dans la voiture. L'homme ajouta: "Si tu savais comme je m'en veux". Puis il dit: "Alors, c'est sûr? Tu restes chez moi?" Elle posa un baiser sur sa main.

Ça commençait à patiner salement sur la route. La 403 fit un écart et vint heurter la borne. Il descendit. Juste de la tôle froissée. Le bistrot était ouvert, il se gara juste à l'entrée de la route d'Haudivillers. On ne distinguait plus les bas-côtés, heureusement qu'il y avait des piquets de clôture. Le patron lui servit un café, elle prit un alcool blanc. "Ça ne passe plus par là, dit le patron." "Et plus haut sur la route de Saint-Just?" demanda l'homme. "Oh, par là c'est tellement en plein vent... Vous pouvez y aller voir mais je crois que ça doit être pire." À ce moment la porte s'ouvrit et Vermeulen entra. Il salua la compagnie et avala son calva. "Tu vas rentrer comment?" demanda le patron. "Comme en 40, rigola Vermeulen, par les champs!" Et, se tournant vers le jeune couple: "S'ils ont pas peur, ils me suivent. À vingt mètres derrière et surtout pas ralentir".

La neige couvrait vite les épaules, il en tombait de partout. Ils s'engouffrèrent dans la voiture. Il eut un mal fou à mettre le moteur en route. Vermeulen était déjà lancé. Il s'efforça de rouler dans ses traces qui s'enfonçaient d'une trentaine de centimètres. "J'ai trop peur",



murmura la jeune femme. Il distinguait difficilement, à cent mètres devant lui, les feux rouges de la Renault. Il les vit rejoindre la vicinale puis les perdit de vue. Le vent tourbillonnant se mit de la partie et brouilla les traces. Il ralentit, la voiture glissa à peine en rattrapant la route et ne bougea plus. Il essaya mais les roues patinaient sur place. Il coupa le contact et soupira. Il sortit et claqua sa portière. Parfois un flocon

faisait grésiller sa cigarette. Il en avait partout dans le cou, de la neige, jusque dans le dos. Il se baissa pour regarder la jeune femme. "Viens, on va chez nous." Elle pleurait doucement, une larme après l'autre. Elle était belle comme jamais.

*La loi Veil dépénalisant l'avortement a été promulguée le 17 janvier 1975.*



ph. Anne Jacquinot



LES LAURETS

à Chris

Les Laurets se méritent. Le lieu n'est pas connu des GPS et, à vrai dire, l'indication : prendre, sur la route de St-Hippolyte, juste avant le pont qui enjambe le Valestalière (à moins qu'il ne s'agisse du Crespenou, tous deux affluents insignifiants du bien peu considérable Vidourle), le sentier goudronné qui longe le ru, cette indication ne suffit pas à vous faire emprunter le bon chemin. Il faut qu'on vous l'ait montré. Car, à partir de là, les choses sont à peine crédibles.

Un arbre tombé en barre parfois l'accès, ou de grosses pierres qui ont dévalé de la colline. Et quand vous y êtes, sur ce ruban macadamisé, il faut de l'audace pour bifurquer à gauche dans le virage et se hasarder sur un chemin de terre défoncé où "ça touche".

Or c'est bien là qu'il faut quitter le chemin du Moulin pour aller vers les Laurets. Il y a peu à faire, cent mètres peut-être, mais on s'en souvient. Il faut tourner le dos au monde pour accéder aux Laurets. La voiture glisse – titube, se déhanche, se rebelle – entre deux haies végétales. Le bois est là. Pas trop touffu mais déjà avec de belle cimes.

Et soudain l'horizon se troue. On débouche dans la clairière. Un large ovale de la taille d'un terrain de football. Une aire un peu dégagée sur la droite (mais des cerisiers, un cognassier, un plaqueminer et, que l'on discerne à son ordonnancement, un jardin) et, devant soi, des tas de bûches proprement entassées, un petit appentis, des îlots circulaires limités par des pierres et, tout à gauche, un bâtiment curieux dont la haute cheminée métallique rouillée rivalise en hauteur avec les arbres avoisinants, des chênes verts pour l'essentiel.

Et, droit devant vous, monté quelques mar-

ches de pierres, adossée à la colline, la maison, croit-on. Ce serait elle. On la devine.

Un toit, des murs, des portes et des fenêtres. Une maison donc. Une histoire d'amour sur-tout, jamais achevée, comme cette maison. Et la propriétaire des lieux reste fidèle à la folie de son (leur) rêve. Depuis ma dernière visite, elle a remplacé la fenêtre qui donne sur l'arrière : les terrasses herbues et arborées qui grimpent la colline (l'une des deux "jumelles"). Quatre panneaux à cette fenêtre dont les deux du centre s'ouvrent. Mais le sommet n'a rien de rectiligne, il dessine un arc de cercle. Car cette maison hait les angles droits.

Les autres ouvertures de la grande salle sont : d'abord une ouverture triangulaire aux angles arrondis ; un ensemble de six vitres qui délimitent l'espace cuisine (ou plutôt l'espace vaisselle) : deux petites, fixes, au sommet arrondi – deux moyennes traditionnelles donnant sur le côté par où l'on entre – une plus grande, classique, qui ouvre sur l'atelier de poterie (le bâtiment à la haute cheminée) – une très grande, fixe, par où l'on voit jusqu'au chemin, à l'entrée du bois. Sur le même mur, sept petites vitres fixes formant un arc de cercle de trois mètres de long qui culmine à cinquante centimètres en son plus haut. Une autre fenêtre de facture ancienne s'ouvre au ras du sol mais donne sur le vide et la verdure du jardinet. Une dernière fenêtre enfin, de forme gothique, composée comme un vitrail, dont une partie, au sommet de l'ogive, pivote ; elle a, elle, des verres teintés. J'oubliais, dans le "toit" – dans cette maison, tout s'écrit avec des guillemets – une large baie vitrée de forme arrondie par où entre le soleil le

matin (elle a été conçue dans ce but). Et la porte entièrement vitrée, de forme elle aussi arrondie dans le haut. À tout moment de la journée, le soleil baigne la pièce. La vie, dit la propriétaire des lieux.

Mais de cette pièce elle-même, je n'ai pas dit l'essentiel. Elle est carrelée en vieilles tommettes mais, en trois endroits, la propriétaire... (pour ne pas me répéter, je dirai C.) C. donc a composé des motifs particuliers. Juste à la porte et dans l'espace qui marque l'accès à l'espace vaisselle (évier, lave-vaisselle, vaisseliers), elle a dessiné des ensembles géométriques à base de tommettes octogonales – elles sont carrées partout ailleurs. Et, à l'emplacement de la cheminée, qui est circulaire, ouverte et suspendue, elle a réalisé un ensemble très élégant de quatre cercles concentriques dont le dernier est largement occupé par un dégradé de carrés et losanges. Voilà pour le sol.

Mais le plus étonnant – et aucun mot ne décrit ceci – c'est le "plafond". Il a la forme générale d'un chapiteau, d'une toile de cirque. Une forme triangulaire et le mot chapiteau ne vient pas par hasard sous ma plume parce qu'avant d'être une maison en dur, ce lieu fut vraiment une immense tente, sous laquelle C. vécut avec son compagnon architecte et leurs enfants ! Il en reste, au-dessus de l'entrée, huit mètres carrés de toile qui forment l'avant de cette barque retournée. Je ne saurais décrire la partie postérieure où s'enferme la cheminée, entre la paroi verticale (un mètre de haut) de la chambre et la paroi portant l'échappée vitrée sur le ciel.

Tout ceci, bien sûr, est supporté par un ensemble très harmonieux de poutres, une vingtaine de diverses tailles et gabarits. Si on l'inversait, cette maison tiendrait plutôt du bateau. L'ensemble est blanc et bois – la peinture blanche y fut ma dernière tâche, il y a quelques années. Dans la partie arrière de cette pièce, la blan-

cheur du plâtre a façonné des étagères, ainsi que de jolies volutes et lianes décoratives, œuvres de C.

Voici pourquoi, cette maison, on y entre sur la pointe des pieds. Cette maison, j'y ai vécu des émotions sans nom, des naissances du monde, des déchirures du cœur dont on espère ne jamais guérir. Pour sa propriétaire je composai, il y a quarante ans, une chanson. Celle-ci :

*Ces années-là tu habitais paris / impasse des petites écuries / une mansarde où la pluie faisait rage / tu sortais peu de tes livres de cours / la nuit tombée les chats des alentours / venaient partager tes rêves trop sages / Je n'étais pas expert en sentiments / j'avais encore l'âme du débutant / le vertige des premières conquêtes / timidement je passais certains jours / boire un café te faire un brin de cour / ou réparer quelque peu ta fenêtre / Tu me fis découvrir sur ton tep-paz / à quatre sous le gospel et le jazz / le golden gate chantant sous les averses / tu me fis lire mes tout premiers vers / francis carco guillaume apollinaire / l'illuminé cendrars et saint-john perse / Un jour tu récitais je m'en souviens / par cœur "la prose du transsibérien" / "dis blaise sommes-nous loin de montmartre ?" / et la petite jehanne esseulée / posa sur ma bouche comme un baiser / j'en garde encore la saveur intacte / Je te jurai un amour éternel / qui dura bien jusqu'après la noël / puis je partis vers d'autres aventures / et nous voici bien plus tard et tu dis / je resterai avec toi cette nuit / en souvenir d'une ancienne blessure.*

Et, voyez, cette nuit du 31 je suis aux Laurets. Seul mais chez moi. La tendresse de cette chanson est absolument vraie.



## CE SOIR-LÀ

Notre amour avait été d'une intensité pour nous inconnue. J'aimais lui dire qu'il m'avait dévastée, comme les sabots des chevaux d'Attila – c'est l'exemple qui m'était venu sur le coup, nous en avions souri – sauf que, dans ma vie, l'herbe avait non seulement repoussé mais beaucoup plus dru et des tas de petites fleurs bleues et rouges et mauves et que sais-je encore me parsemaient à présent l'âme. Et puis j'eus besoin de grands espaces dans lesquels je pourrais galoper en toute liberté. Je n'avais pas d'idée précise des pays ni des paysages à découvrir, simplement d'aller tout mon saoul au bout de ma course. Et nous nous sommes séparés. Ce fut doux et tendre. Et amoureux encore. Il partit. Puis il se tut.

Je t'inviterais bien au restaurant, ça fait si longtemps. Son texto me prit au dépourvu. Je ne le savais pas dans le coin. Il voyageait beaucoup, la retraite lui en laissait le loisir. D'autres hommes avaient, depuis, traversé ma vie. Je ne lui avais jamais parlé d'eux mais il le savait et, peut-être, s'en réjouissait pour moi. Nous ne nous appelions jamais au téléphone. Je lui envoyais régulièrement ce que j'écrivais et lui, toujours avec la même application où je sentais persister la passion, me renvoyait des remarques, des analyses, des encouragements. Notre complicité ne s'était pas essoufflée. À le lire, je l'imaginai la nuit à la lampe, penché sur mon texte. Je discernais ses enthousiasmes, devinais ses sourires, décelais ses larmes. Il me parlait à l'oreille sans élever la voix et ne s'emballait que pour souligner la beauté d'un mot ou la percussion d'une phrase.

Ça fait si longtemps. Je ne sais pourquoi, une

joie profonde m'emplit le cœur. Je serai heureuse de t'attendre, répondis-je, Tu passes me prendre ? Ce qui était façon de dire que j'habitais toujours où il savait.

Ce serait pour le surlendemain, dans le petit restaurant que nous avions découvert ensemble.

Une fébrilité inattendue me gagna, comme si... Non, c'était idiot, je n'avais pas envie de convoquer le passé. Ni de l'exhumer ni, surtout pas, de l'enterrer. Il y avait dans notre histoire quelque chose de proprement inexplicable. Tout avait été si fulgurant, si invraisemblable. Nous nous y étions jetés corps et âme et n'en étions jamais tout à fait partis. Je ne ressortis pas de photo ni ne relus aucune lettre bien que les dernières qu'il m'avait adressées demeuraissent d'une incandescence intacte : j'étais la seule femme à qui pareil cadeau ait jamais été offert.

Je choisis d'attendre. À dire vrai, de l'attendre.

Je suis arrivé plus tôt que prévu, je peux venir maintenant ? Je souris et il fut là. Je n'eus pas à réfléchir : je m'enfouis dans ses bras. Nous restâmes ainsi longtemps serrés l'un contre l'autre, les mains sans cesse rapprochant nos têtes, nos épaules, nos poitrines – j'entendais battre très fort la mécanique de son cœur. Ce fut lui qui nous écarta. Il me souriait à travers ses pleurs, mes yeux aussi dégoulinèrent. Il avait son bon sourire tendre et rassurant.

Il fallut parler. La première chose qu'il me dit, ce fut Tu es belle, ton écriture aussi est belle. J'ai toujours autant de bonheur à te lire. Nous parlâmes de mon texte en cours. Je fus frappée de voir qu'il le connaissait dans les moindres

détails. On prit l'apéritif. Un moment, il se leva pour aller voir de près les photos des enfants. Il s'émerveilla de les trouver grandis, il s'enquit du collègue et du lycée, me demanda si j'avais fini par le faire, ce voyage au milieu des dauphins. Au plaisir que je pris à lui répondre, je me rendis compte que le temps n'avait pas passé, nous étions heureux comme nous l'étions alors, comme si les années n'avaient pas eu prise sur nous.

La salle de restaurant n'avait pas changé, ni la discrétion souriante du serveur : ça fait plaisir de vous revoir. Il enleva son gilet et posa la main sur la mienne : Je te propose un jeu : tu choisis pour moi et je choisis pour toi. Ce n'était pas un jeu, je le compris tout de suite : il voulait juste s'assurer qu'entre nous les choses n'avaient pas changé, que nous nous faisons toujours une absolue confiance. J'observais son visage, la barbe poivre et sel, blanchissante, le front dégagé, guère plus de rides, les yeux légèrement plissés souriaient avec bienveillance. Sur ses avant-bras, les taches de vieillesse avaient un peu gagné. Je passai doucement la paume sur elles en parlant d'autre chose. Il eut un bref regard douloureux.

Le dîner fut délicieux. C'est en remontant dans la voiture qu'il me fit sa demande : Est-ce que je pourrais dormir chez toi cette nuit ? Je ne sus comment répondre, je craignis de ne pas trouver le ton suffisamment neutre pour accepter et me contentai de hocher la tête en posant la main sur la sienne.

Tu sais, j'ai toujours ma clef, me dit-il devant la porte. J'éclatai de rire : Et si j'avais changé la serrure ? Et lui, stupéfié de certitudes : Tu m'aurais envoyé la nouvelle ! Il la prit dans son porte-monnaie et la fit tourner dans la serrure. Tout ce qui est dans cette poche est à toi, dit-il. Il y avait aussi un papier allongé plié en quatre. Il le déplia et je reconnus mon écriture : Je

pense à toi, la clef sur la porte est à toi, à ce soir ; et un minuscule galet blanc, j'avais son jumeau dans mon sac, je le pris en souriant. Je savais exactement ce qu'il allait dire mais étonnamment il se tut. Nous entrâmes. Je refermai la porte, tirai les rideaux et repliai les volets. Il s'était assis dans le canapé. Je lui proposai une tisane. Et alors il me prit la main. Je plongeai dans ses yeux, attendant l'aveu. Il vint : La fidélité après, c'est ce qu'il y a de plus beau. Je souris et lui volai une de ses citations favorites : Il y a beaucoup d'autres choses... À ce moment, incompréhensiblement, l'émotion me submergea, la gorge me serra violemment. Il se leva, attira ma tête dans son cou et murmura à mon oreille ... mais il n'y a rien au-delà. Je pleurais sans retenue. Ses bras m'enserraient les épaules. Puis sa main monta à mes cheveux et les lissa avec douceur. Il dit enfin Ça ne nous vaut rien de se revoir, on ne fait que pleurer. Alors je m'écartai et, en riant : Tu m'as toujours dit que jamais une femme ne t'avait fait autant pleurer que moi. Eh ben, tu vois, pareil pour moi ! Il redevint grave. Il me dévisageait. Il observait mon front, l'œil droit, le gauche, le nez, il inspectait mon visage, exactement comme il l'avait fait au premier jour. Quand il eut fini, il posa un baiser dans le creux de mon menton et il effleura de l'index mon arc de Cupidon. Alors quelque chose en moi finit de se déchirer. Je pris son visage entre mes mains et j'entendis ma propre voix murmurer Cette nuit je voudrais dormir contre toi.





LE MUR VERT

2 juin

Il a bougé ! Il s'est rapproché d'au moins trente centimètres la nuit dernière et ce matin nom d'un chien, je l'ai vraiment vu avancer ! Parce que d'habitude, il fait ça quand je ne regarde pas. Mais là, tout d'un coup, clac... dix centimètres en une seule fois ! Depuis ma fenêtre il était juste dans l'axe du bouleau nain. Fallait que je me tortille sur ma droite pour apercevoir l'arbuste. Maintenant je peux le voir sans bouger.

Ce bouleau on l'a planté il y a trente ans. L'autre, celui qui se rapproche, il était là bien avant qu'on achète cette maison. Il était déjà énorme, mais depuis tout ce temps, il a grandi lui aussi. Ils grandissent tous. Mais ça c'est normal. C'est la nature qui dicte sa loi. Quand on a mis en terre tous ces arbres avec Sirène, on était loin de penser que ça grandirait à ce point. Oh, bien sûr au début, on trouvait qu'ils stagnaient. Le caractère chétif et vaguement maladif de tous ces petits arbres semblait démontrer que nous nous y prenions mal. Pas fastoche d'enterrer proprement un arbre quand on ne sait rien faire de ses dix doigts sinon les faire courir sur le clavier d'un piano ! Soit nous étions nuls soit ces arbres avaient une belle épaisseur de terre dégueulasse à traverser avant de trouver leur bonne pâtée nourricière ! En tout cas, depuis quelque temps, ils prospèrent. J'ajoute pour moi-même : Yop-là-boum ! Une connerie qui n'a jamais fait marrer personne...

Le piano maintenant, parlons-en ! Je pourrais peut-être jouer avec les coudes et filer des

coups de boule de temps à autre sur l'ivoire et l'ébène pour ponctuer la cadence. Mais pour ce qui est du délié, c'est une vraie malédiction. Je suis sûr que si j'avais été cycliste, ce sont les genoux qui auraient lâché ! Et si j'avais été spycœur à la radio, je prends les paris que ce sont les cordes vocales qui se seraient barrées en vacances. Moi, évidemment, ce sont les mains qui se sont remplies de nœuds et les doigts qui ont des airs de vieilles brindilles inutiles, tout juste bonnes à faire des fagots pour allumer notre vieux poêle. Misère de chierie ! Parfois je m'écoute de la musique en boîte mais celle toute neuve qui pissait de mes neurones et se répandait sur le clavier, c'est fini. Je me console en me disant que j'aurais pu devenir sourd mais entre nous, ça ne console pas bien longtemps.

Trêve de rouspétance, il faut bien que je décrive ce qui se passe : le premier chêne se déplace sournoisement vers la gauche. Le second avance et se décale lui aussi légèrement. Entre les deux, des rejets grandissent à toute allure avec l'intention évidente de colmater l'espace qui sépare les deux arbres. Ça c'est pour les plus proches de la maison. Ceux placés à la périphérie avancent à la fois par le Nord et par le Sud. Ça m'a pris des semaines avant de réaliser ce qui se passait. L'effet est encore plus important avec les arbres que nous avons plantés qu'avec ceux qui préexistaient. On dirait qu'ils envisagent tous de se rapprocher de la maison. Avec Sirène, on s'était longtemps demandé comment nous pourrions emplir tout cet espace de prairie qui s'étendait derrière nos fenêtres. Des arbres, bien sûr ! Et aussi des

massifs piqués d'arbustes et de fleurs. Des vivaces, pour ne pas être emmerdé chaque saison à toujours recommencer. Ça fleurit tout seul. Ça s'endort. Ça fleurit de nouveau à la belle saison. Sauf des fois, bien sûr, si on ne s'est pas donné assez de peine. Recommencer et refaire, c'est le sort du jardinier. Pas trop ma tasse de thé. Sirène aimait ça. Sirène voulait ceci et voulait cela. Et moi, service minimum : un trou par-ci, un coup de bêche par-là, des allées et venues chez les pépiniéristes voisins qui nous ont refourgué des drôles de types tout nouveaux, tout couverts de bosses, rabougris à n'en plus finir et qui le restaient longtemps. À noter que tous portent d'autres noms que leurs noms d'arbre : un arbre qui est Paul, un autre qui est Jacques, un qui est le figuier de Camille ou ces deux-là qui sont les pommiers des jumelles. Et si l'un d'eux ne pousse pas ? S'il se rebiffe ? S'il fait sa mauvaise plante, faudrait-il le couper ? L'arracher ? Peut-on décider de retirer la vie à la vieille Tante Maria ou au petit dernier-né du cousin Anatole ? La frousse des prémonitions idiotes : l'arbre meurt et la personne alors ? Pourra-t-elle rester bien portante si l'arbre s'étirole, meurt, disparaît ? Si ce malheur arrivait tout seul, passe encore. Mais couper délibérément le tilleul de Noémie ? Puis un beau jour, Paul, Jacques, Noémie, la Tante Maria, Camille et les jumelles trouvent la bonne terre. Réussissent à puiser le bon filon d'eau chargé de tous les élixirs nourriciers. Un mètre la première année. Deux la seconde. Dix la troisième. Depuis les fenêtres, Camille, Jacques, Noémie et les autres s'accaparent l'horizon, se déploient, s'enchevêtrent, prennent la place du ciel et de la forêt lointaine. C'est beau. On peut être fier du travail accompli.

Malheureusement un jour Irène, ma belle Sirène, s'en va. Avec un jardinier musculeux de cinquante ans. Faut ce qu'il faut. Elle laisse

grandir seules Noémie et Camille, oublie de regarder chaque matin Jacques, Paul et les jumelles. Je reste avec la muraille verte qui a décidé de m'ensevelir. Parce que grandir, c'est une chose, mais se rapprocher de la maison comme ils le font ces derniers temps, c'en est une autre !

*16 juin*

C'est le printemps gnangnan (...) et l'printemps, c'est dégoûtant chantait Anne Sylvestre. Non Madame ! Le printemps, ce n'est pas seulement dégoûtant chez les mammifères en raison des cochonneries qui passent dans le déferlement de leur flux hormonal. Le printemps est tout aussi effroyable chez les végétaux. En raison de cette sève qui bouillonne et s'insinue jusqu'au bout du moindre rameau.

J'ai été réveillé ce matin par un énorme bruit de craquement dans la pièce au-dessus de celle où je dors. C'est le chêne : il a essayé d'ouvrir la fenêtre du chien-assis et, n'y parvenant pas, a appuyé brutalement sur les vitres jusqu'à passer au travers. Résultat, j'ai maintenant un mètre cinquante de branche de chêne dans la pièce du haut qui tend le bras en direction de la penderie où je range mes costumes. Le temps de constater les dégâts, les deux glycines qui grimpent sur les murs et encadrent les portes et les fenêtres de la façade ont décidé de s'approprier les espaces restés libres. Elles ont lancé sur la grande baie vitrée une quantité improbable de tigelles qui en s'entrecroisant entre elles forment maintenant un maillage dense, d'un joli vert tendre certes, mais qui gêne la vision que je peux avoir du jardin. Ces tigelles des glycines je les connais bien. En cette saison, il faut les couper au moins deux fois par semaine

si l'on ne veut pas être envahi. Mais qu'elles décident comme elles l'ont fait ce matin de pousser toutes en même temps et de s'inventer cette défense ridicule en forme de grillage à poules, non ! J'ai attrapé le sécateur de Sirène – c'est une chose à peine pensable, Sirène a quitté la maison en laissant son sécateur ! – et j'ai attaqué avec colère les fins surgeons, drageons, scions et toutes ces pousses excessives de ma sournoise glycine. Quand j'ai eu fini, j'ai eu la nette impression que ce que j'avais taillé à droite de la porte fenêtre avait déjà en partie repoussé. Une impression, probablement. Mais j'ai corrigé cette impression en fin de journée. Même les branchettes tombées au sol se sont redressées et ont bel et bien pris racine à une vitesse dont j'ignorais qu'elle fût possible. J'avais déjà tenté sans grand succès de faire du marcottage. Là, je n'avais rien demandé et sans aucune intervention de ma part, toutes ces repousses sauvages grandissaient bien mieux que lorsque j'y mettais la main ! Quant à Camille, Noémie et les jumelles, elles ont à l'évidence avancé durant la nuit parce que je ne distingue plus mon atelier au fond du jardin.

Est-ce que tout ce processus ne serait pas en train de s'accélérer ?

21 juin

Un coup d'œil sur le calendrier des Postes m'a confirmé qu'aujourd'hui le printemps prenait fin. Tant mieux ! Il paraît que la pousse des végétaux se calme un peu durant les journées d'été. C'est ce que les gens disent... mais chacun sait qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on entend.

Je ne peux plus tondre l'herbe de la prairie. Pas seulement parce qu'elle a monté à des hauteurs vertigineuses, mais parce que ce n'est plus

tout à fait une prairie ! Des petits arbres sont apparus et se sont développés au cours de cette dernière semaine – comme chaque année me direz-vous – sinon que cette fois-ci, j'ai la nette impression qu'ils ont démarré "grands", ces petits arbres. Ils sont si forts du tronc à leur base qu'il m'a été impossible de les couper avec mon tracteur-tondeuse et ils ont déjà projeté leurs cimes à deux, trois, quatre mètres de hauteur ! Mais surtout, ils avancent en rang serré vers la maison et c'est tout juste si j'ai trouvé moyen de zigzaguer entre leurs troncs... Enfin, je n'en sais trop rien à la vérité. Je dis qu'ils avancent vers la maison, mais c'est uniquement parce que je ne peux pas aller voir de l'autre côté de mon terrain. Si ça se trouve, il se produit la même chose dans toutes les directions. Mais comme il est à peine possible de traverser, je ne peux que spéculer ! Il se peut que tout le terrain et ceux des alentours soient en train de se couvrir de cette sorte de pépinière accélérée faite de rejets de charmes, de chênes, de bouleaux, de hêtres, de sumacs et, évidemment, de bambous qu'il était de toute manière impossible de contenir depuis longtemps sur l'extrême bordure du terrain où nous pensions les avoir confinés... Si ça se trouve, donc, c'est en train de prospérer de tous les côtés. En écrivant cela, je réalise que je ne suis pas sorti d'ici depuis des jours ! Si ça devait continuer à ce rythme, je ne pourrais plus du tout le faire, même si je distingue encore très bien l'allée gravillonnée qui se prolonge par un chemin, jusqu'à la route à deux kilomètres d'ici. L'allée ne semble pas envahie. Mais demain ? Qui sait ?

Quant aux chênes, c'est Brassens qui avait raison ! Celui qui a déjà ouvert les fenêtres de l'étage a sorti ses grands pieds de son trou et il s'appuie depuis hier d'une branche nonchalante contre la faîtière de la maison. On dirait qu'il

prend le coin de toiture pour le zinc d'un bar de bistro ! S'il espère que je vais lui servir une pression bien fraîche, il se goure ! Au passage, la pièce de l'étage est totalement obturée par le feuillage. Il y a introduit sa grosse branche et a développé des rameaux dans toutes les directions. Heureusement que j'ai quelques vêtements de rechange en bas parce que la penderie est inaccessible et dévastée. Barrée de branches, de feuilles et de glands. Je me demande ce que Sirène aurait dit devant un tel désastre, elle qui aimait que les choses soient nettes, propres et rangées à leur juste place. Un chêne à l'intérieur d'une maison, elle n'aurait pas beaucoup apprécié... Ce qui me trouble, c'est que, bien sûr, j'aurais dû couper cette branche dès qu'elle a fracassé la fenêtre et qu'elle a pénétré dans la pièce, mais quelque chose d'irrationnel m'a retenu et me retient encore de le faire. Je crois en réalité que je commence à avoir la frousse. Je me dis que si je lui fais du mal, va se produire un déchaînement de violence. Je me sens totalement démuni face à une telle éventualité. Et puis quoi ? L'image de moi en train de débiter un arbre au beau milieu de la chambre du haut, au milieu des bibelots de Sirène et de son matériel de couture me semble d'une telle absurdité ! Pourtant hier j'ai esquissé le geste. Je suis monté avec la tronçonneuse. Escalier gravi presque sur la pointe des pieds, comme si je pensais pouvoir monter sans que l'arbre m'entende. Comme si j'avais pensé pouvoir m'attaquer à lui sans qu'il se défende. J'ai voulu pousser la porte : pas moyen. Ce salopard s'appuyait sur le chambranle de toute sa force. Finalement, j'ai utilisé la tronçonneuse pour découper une sorte de fenestron dans cette porte. C'est ce qui m'a permis de voir que la pièce était entièrement remplie de feuillage et que la penderie gisait au sol, réduite en plan-

ches, totalement déglinguée, tandis qu'un de mes vestons pendouillait lamentablement au bout d'une petite branche. Je crois qu'à cet instant-là, l'arbre a ricané. Je n'en suis pas certain, mais je crois bien qu'il l'a fait... Alors j'ai braillé : "Mais ne t'inquiète pas mon gros père ! Je ne vais pas te faire de mal ! Je venais juste pour faire une petite ouverture dans la porte. Histoire de regarder si tu allais bien. Pas pour te mutiler ! D'ailleurs je vais la remettre en bas cette tronçonneuse. Tu ne crois quand même pas qu'on va se bagarrer toi et moi..."

Quand je me suis entendu parler avec l'arbre ça m'a déclenché une crise de fou rire pas très drôle. Je crois bien que tandis que je redescendais avec ma tronçonneuse piteuse à bout de bras, l'arbre riait lui aussi.

*Samedi 30 juin*

Voilà que les érables s'y mettent à leur tour ! Six d'entre eux sont arrivés devant la porte et se tiennent là, à la manière des barreaux d'une grille. Ils complètent la barrière déjà formée par la glycine qui a promptement réoccupé tout l'espace de la porte-fenêtre. J'ai voulu téléphoner à un entrepreneur voisin dont je sais qu'il peut se rendre disponible facilement pour des travaux de jardinage. Sa mission : venir avec du monde et du matériel et tailler à grands coups de tronçonneuse dans tout ce fourbi. Pas de chance, le téléphone ne fonctionne plus. J'ai compris pourquoi en montant à l'étage. J'ai vu par une lucarne qu'un des grands érables – le père ou la mère des petits qui font la haie devant ma porte ? – s'est délibérément couché sur le dernier poteau télégraphique avant le relai posé sur ma maison et ce faisant, le câble s'est rompu. Plus de téléphone donc. J'ai appelé ces types depuis mon

téléphone mobile mais je suis tombé sur un répondeur disant qu'ils seraient indisponibles durant toute la fin de semaine et que le plus simple (le patron disait vraiment "le plus simple" dans son message. Qu'est-ce qu'il en sait ?) était de le recontacter le lundi suivant. En tout cas, je commence à douter de ce que je vois depuis l'intérieur de ma maison. Le départ de Sirène me tape sur le système, c'est indéniable.

### *Dimanche 1 juillet*

Ouh là ! Je viens de me relire et je constate que j'ai écrit que l'érable s'était couché délibérément sur le poteau télégraphique. Voilà que je me mets à déconner à pleins tuyaux. Disons que cet érable, qui déjà penchait dangereusement, s'est affaissé d'un coup et, dans sa chute, a provoqué la rupture du câble téléphonique. Faudrait pas non plus que je me mette à psychoser plus que nécessaire sur ces événements, certes un peu inhabituels, mais qui doivent avoir une explication simple et qui devraient pouvoir se régler.

En tout cas, la chute de cet arbre sur la ligne téléphonique m'oblige à recontacter l'entreprise de débroussaillage au plus vite et même chose pour les gars du service du téléphone qui vont devoir passer pour réparer les dégâts.

### *Lundi 2 juillet*

La lumière s'est coupée hier soir alors que j'étais en train de vaguement suivre un énième polar à la noix sur ma télé. D'un coup, noir complet ! Il y a si longtemps que ce genre de chose ne s'est pas produite que j'ai mis un temps fou avant de remettre la main sur le stock de bougies et plus encore sur les allumet-

tes qui n'ont plus d'utilité dans cette maison depuis plusieurs années. Ah ! Sainte électricité, quand tu nous fais défaut ! Je suis allé me coucher dans le noir et c'est seulement au moment de sombrer dans le sommeil que j'ai été tiré de mon endormissement par la pensée que si ça devait durer, j'allais avoir une nouvelle catastrophe de congélateur !

C'est au matin que j'ai constaté que non seulement la panne durait mais surtout, que ce n'était pas à proprement parler une panne. L'espèce de sapin bleu, que par ailleurs je n'ai jamais beaucoup aimé, a fait une chose vraiment étonnante : il a enroulé deux de ses branches autour des fils électriques au niveau du poteau de béton et il a reculé ! Pour une fois qu'un arbre recule, me suis-je dit... Mais tout de même. Il y a pas mal de malignité dans cette attitude. Donc, il a reculé et ce faisant, a arraché tout le bazar qui relie ces câbles à la maison. Je peux tirer un trait sur le congélateur – je dirais même que j'ai intérêt à le vider à toute allure avant que son contenu ne se mette à pourrir parce que cette panne, j'ai comme idée qu'elle ne va pas être réparée avant plusieurs jours !

Conséquence, je suis vraiment content de tout cet équipement ultra pratique qu'on a acheté avec Sirène. Plaques à induction pour cuisiner : plus de cuisine ! Congélateur et frigo ultra performants : plus de frigo ! Télé satellite branchée sur des milliers de chaînes : plus de télé. Ça encore... Évidemment pas de lumière. Machine à café ? Plus de café ! Pas même en faisant chauffer l'eau sur les plaques machin-chouette, puisque plus de plaques ! Contacter mes contemporains via mon E-mail ? Plus de ligne de téléphone et, en conséquence, c'est comme si je n'avais plus de contemporains...

J'ai rappelé dare-dare l'entrepreneur de jardinage depuis mon portable et une fois de plus, je



n'ai eu que son répondeur. Mais surtout, tandis que je laissais mon message, j'ai entendu le bip répété et lancinant que je connais bien et qui m'indique que la batterie du téléphone mobile est vide : plus de téléphone du tout !

Pas d'autre issue : il faut que je sorte.

Je finis de taper cette dernière ligne sur mon ordi, tout en gardant l'œil fixé sur le petit index en bas à droite qui m'indique le niveau de charge de la batterie : j'en suis à plus de la moitié. Du coup je mets un point.

Voilà.

Point.

Et j'éteins l'ordinateur...

## 8 juillet

Toutes les fenêtres ont explosé, des branches entrent par toutes les ouvertures. J'ai même dû repousser mon lit dans le coin de la chambre, parce que le second chêne a lancé une attaque de ce côté-ci de la maison. Il a complètement défoncé un autre chien-assis avant d'entrer d'au moins trois mètres à l'intérieur de la pièce.

J'avais décidé de sortir pour aller chercher des secours, mais par où sortir désormais ? Les arbres sont maintenant à touche-touche autour de la maison et forment une barrière infranchissable. Je n'avais plus d'éclairage à l'intérieur mais maintenant, même la lumière du jour ne parvient plus à entrer dans la maison.

Je suis bien convaincu que le phénomène qui s'est produit et qui s'est accéléré à une cause profonde. Mais laquelle ? Je me dis que si je découvre cette cause, tout cela va s'arrêter. Je suis même assez convaincu que je suis responsable de cette situation. J'en suis venu à penser que c'est moi, qui d'une manière ou d'une autre, provoque cette ahurissante transforma-

tion. Certes. Mais pourquoi ? Comment ?

J'aimerais que Sirène soit là. C'est elle qui avait la main verte, comme on dit. C'est elle qui parlait aux plantes et aux arbres. Qui prenait soin d'eux. Je me sens coupable de n'avoir pas accordé à tous ces végétaux la même attention que celle qu'elle déployait ni bien sûr, de n'avoir pas consacré le temps qu'elle-même investissait dans le but de tenir toute cette armada verte en forme... et à distance. Je ne l'ai pas fait et maintenant, je ne me vois pas bien aller donner des coups d'arrosoir d'excuse ni des coups de sécateur vengeurs ici ou là. D'ailleurs, les arrivées d'eau ont été arrachées de terre et la glycine s'est emparée du sécateur de Sirène en le volant sur la table où je l'avais laissé. Je peux le voir, accroché comme une décoration de Noël, à trois mètres de hauteur, qui se balance doucement, retenu par les gourmands de la glycine.

La batterie de l'ordinateur a fini par rendre l'âme et j'ai repris, à l'ancienne, un vieux crayon à papier et des calepins que je n'utilisais plus depuis belle lurette.

Sirène aurait eu une idée. Elle savait quoi faire.

Mais Sirène est partie. Avec son jardinier couvert de poils, de sueur et de savoir-faire potager.

Je crois que je paye ma relative indifférence vis-à-vis de tout ce fatras dopé à la chlorophylle. Dans peu de temps, la maison aura disparu. L'ensemble de ce petit coin de paradis va reprendre l'allure qu'il avait quand on l'a découvert il y a trente ans : une coquille de pierre inhabitée derrière une muraille verte !



# SYLVIE VAN PRAËT

## AUX QUATRE VENTS



Peinture de Emrys Williams « Night »

Mes maisons sont des portes ouvertes aux quatre vents. Elles claquent et laissent glisser des souffles de vies. Les franchir m'importe plus que de les verrouiller.

Vers le centre commercial : le premier « Goulet Turpin » et ses commerces rangés sous des allées couvertes. J'y suivais ma mère le nez au vent, aux fumets de pain de fromage et de tabac brun. Elle disait « On ira chez le tripier volailler en dernier » et j'entendais viscères merde boyaux. À la porte toujours ouverte pendaient à l'approche des Fêtes une longue biche à droite et un sanglier à gauche. Caryatides inversées de poil de chair et d'os d'où gouttait une larme de sang. Le museau rose et soyeux de la biche ses yeux écarquillés aux cils longs... je ne pouvais pas m'empêcher de glisser discrètement les doigts sur ses naseaux. Il ne faut pas toucher ! Il ne faut pas pleurer non plus.

Vers la gare : « En marchant vite on peut avoir celui de 10h12. » Mais je n'ai pas envie de marcher vite et encore moins celle d'aller faire les magasins comme elle disait. Sur le quai jonché de mégots et de chewing-gums elle me serre la main un peu fort. Elle a peur – elle a toujours eu peur – que je trébuche, que je lui échappe. Le train est bondé et je me blottis contre son ventre mou je la sens vaciller et geindre de l'effort qu'elle doit produire de tout son dos pour se maintenir. Les wagons crient et tanguent à coups d'aiguillages les vitres sales renvoient des visages perchés sur des fils électriques. Là c'est le bidonville de Nanterre. Je suis juste assez haute pour deviner les abris de carton et de tôle. C'est chez eux. Un chez eux tarabiscoté et nauséabond. Les allées ce jour-là étaient de boue ; il pleuvait à verse. Des gamins il n'y en a pas ou juste un de temps en

temps qui baille aux corneilles en regardant passer les trains. Je les envie tant à cet âge de jouer dans des cabanes.

Vers le parc : « Le premier arrivé en haut... » et dans un cri il a glissé. Son corps est tout noué autour des barreaux. On a ri et puis comme il ne bougeait plus on s'est approché lentement. C'était sans doute une de ses blagues. Il allait nous sauter dessus. Janin c'était le plus fort de la bande : il bondissait du haut de la cage à écureuil et se recevait comme un chat. Il nous courait à travers tout le parc entre les sapins, derrière la grande butte, et le premier qu'il attrapait, il le ramenait prisonnier vers le bac à sable. Et tout recommençait. Très vite des parents ont accouru « Poussez-vous » et j'ai bien vu à son nez une goutte carmin comme celle de la biche. Certains ont juste murmuré « Janin » ou « Qu'est-ce qu'il a Janin ? », moi je me demandais si on allait le pendre par les pieds comme eux dans le centre commercial. J'aurais bien pleuré un peu mais les autres se seraient moqués.

Vers le collège : on attendait l'autobus en brillant comme tous ceux de cet âge qui ont si peur d'être oubliés dans le flot, déjà si dégoûtés d'une vie dont l'esquisse ne leur plaît guère. En hiver quand il bruinaient on se tassait on se bousculait sous l'abri et les autres – les vieux – râlaient. Eux avaient leur parapluie et nous des cirés criards. Sur les pavés de l'avenue ça glissait. Ce jour-là un homme encapuchonné a dévalé la rue d'en face sur une mobylette trop ancienne et s'est jeté sous le bus qui arrivait. On a vu sa tête rebondir sur l'huile des pavés et les jambes repliées sur le pare-choc il s'est laissé pousser sur quelques mètres. Il est mort dans cette posture sur le dos pieds appuyés sur le bus pour une longue sieste d'ivrogne. On s'est tu et puis l'un de nous a gémi l'autre a ri mais c'était pour ne pas se noyer pour ne pas pleurer.

De l'enfance cruelle les portes se sont refermées. Les fenêtres se sont couvertes de givre ou d'une poussière moite.

D'autres lieux meublés à la va-vite où l'on ne vient que pour dormir ou pour aimer s'effacent doucement se confondent.

Un sac d'habits roulés en boule fait un parfait oreiller sur un quai de gare.

Les murs se sont affaissés définitivement. L'horizon n'est pas plus large pour autant : voûtes du métro, trains de banlieue, chambre prêtée pour une nuit où l'on ne laisse aucune trace. Je m'entête à croire à l'éternel passage, je m'obstine à ne poser mon sac qu'au pied d'une paille pour le reprendre aussitôt que l'ennui pointe son nez. Pas de cintre, pas d'armoire. Tout est plié prêt au départ. Jusqu'au jour où... Les barres d'immeubles, l'asphalte suffocant des avenues droites comme des i, les parcs à poussière avec leurs toboggans suintant de rouille rabâchent trop de souvenirs.

Je guette l'occasion de prendre un train en marche, m'installer dans un wagon au regard clair ébloui par des moissons des arbres si hauts que l'on n'en voit pas la cime, franchir des fleuves verts.

Sur le quai : j'ai posé mes bagages une seconde pour les prendre bien en main et croiser les regards nouveaux dans un sourire. Il est tôt et l'air sent le pain au chocolat. Derrière les murs de pierre de taille, hauts comme des remparts, des arbres s'agitent et bruissent. Les rues se taisent encore. Je dévale une ruelle cahotante. Les bougainvilliers, les glycines et les buddleias s'y déversent et tout à coup le fleuve. Celui de mon enfance était gainé dans des rives de béton. Ce fleuve-là lèche les rives et les féconde. Il est temps que nous nous embrassions. La porte brille d'un vernis neuf. Elle s'ouvre sur un chant d'oiseau et ses mains caressent mes joues. Il écarte les bras et

me voilà entre ses ailes. Sur le lit de plumes nous élèverons nos petits. Fiers et peureux comme tous les parents, à les regarder s'ébrouer dans des fracas de mots et de rires et de larmes, nous avons vieilli.

Sur le quai d'en face : il est tard et le train les emporte. Mes mains tremblent alors je serre les poings dans mes poches et je force mes yeux et ma bouche à s'étirer un peu. Derrière la vitre leurs cœurs battent et je les apaise de la voix, les mots si doux que je ne me lasse pas de leur murmurer : mon enfant, ma douceur, mes toutes belles, revenez vite. Lui m'enveloppe comme au

premier jour et je sens son souffle plus rapide contre ma joue. Cette douleur au fond de la gorge m'empêche de lui dire « Allons-y, il est tard ». Les pas dans leurs pas, nous longeons l'avenue en silence : nous n'avons pas encore les mots pour dire leur absence.

Sur le pas de la porte : là où se donnent les plus tendres baisers de bonjour ou d'au revoir, les enlacements comblés des retrouvailles et les caresses tremblées du départ, un instant je m'arrête porte grande ouverte au seuil de la maison.

